

LA PRINCESSE D'ÉLIDE

COMÉDIE GALANTE mêlée de musique et d'entrées de ballet par
la Troupe de Monsieur, frère unique du Roi

Molière

1664

LA PRINCESSE D'ÉLIDE

COMÉDIE GALANTE mêlée de musique et d'entrées de ballet par
la Troupe de Monsieur, frère unique du Roi

Molière

M. DC. LXIV.

ACTEURS

LA PRINCESSE d'ÉLIDE.
AGLANTE, cousine de la Princesse.
CYNTHIE, cousine de la Princesse.
PHILIS, suivante de la Princesse.
IPHITAS, père de la Princesse.
EURYALE, prince d'Ithaque.
ARISTOMÈNE, prince de Messène.
THÉOCLE, prince de Pyle.
ARBATE, gouverneur du prince d'Ithaque.
MORON, plaisant de la Princesse.
LYCAS, suivant d'Iphitas.

Personnages des intermèdes.

L'AURORE.
LYCISCAS, valet des chiens.
TROIS VALETS de CHIENS.
Un SATYRE.
TIRCIS.
CLYMÈNE.

La scène est en Élide

PREMIER INTERMÈDE

SCÈNE I.

Aurore, Lycisias, et plusieurs autres Valets de chiens, endormis et couchés sur l'herbe.

L'AURORE, chante.

Quand l'amour à vos yeux offre un choix agréable,
Jeunes beautés, laissez-vous enflammer ;
Moquez-vous d'affecter cet orgueil indomptable
Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer :
5 Dans l'âge où l'on est aimable,
Rien n'est si beau que d'aimer.
Soupirez librement pour un amant fidèle,
Et bravez ceux qui voudraient vous blâmer.
Un coeur tendre est aimable, et le nom de cruelle
10 N'est pas un nom à se faire estimer :
Dans le temps où l'on est belle,
Rien n'est si beau que d'aimer.

SCÈNE II.

Lyciscas, et plusieurs valets de chiens, endormis ; Trois valets de chiens, chantants, réveillés par le récit de l'Aurore.

TOUS TROIS ENSEMBLE

Holà ! holà ! debout, debout, debout :
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.
15 Holà ! ho ! debout, vite debout.

PREMIER VALET.

Jusqu'aux plus sombres lieux le jour se communique.

DEUXIÈME VALET.

L'air sur les fleurs en perles se résout.

TROISIÈME VALET.

Les rossignols commencent leur musique.
Et leurs petits concerts retentissent partout.

TOUS ENSEMBLE

20 Sus, sus, debout, vite debout !

À Lyciscas endormi.

Qu'est-ce ci, Lyciscas ? Quoi ? tu ronfles encore.

Toi qui promettais tant de devancer l'Aurore ?

Allons, debout, vite debout :

Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.

25 Debout, vite debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS, en s'éveillant.

Par là morbleu ! vous êtes de grands braillards, vous autres, et vous avez la gueule ouverte de bon matin ?

MUSICIENS.

Ne vois-tu pas le jour qui se répand partout ?

Allons, debout, Lyciscas, debout.

LYCISCAS.

Hé ! Laissez-moi dormir encore un peu, je vous conjure.

MUSICIENS.

Non, non, debout, Lyciscas, debout.

LYCISCAS.

30 Je ne vous demande plus qu'un petit quart d'heure.

MUSICIENS.

Point, point, debout, vite, debout.

LYCISCAS.

Hé ! je vous prie.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Un moment.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

De grâce !

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

35 Eh !

MUSICIENS.

Debout

LYCISCAS.

Je...

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

J'aurai fait incontinent.

MUSICIENS.

Non, non, debout, Lyciscas, debout :
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.
Vite debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS.

Eh bien ! Laissez-moi : je vais me lever. Vous êtes d'étranges gens, de me tourmenter comme cela. Vous serez cause que je ne me porterai pas bien de toute la journée, car, voyez-vous, le sommeil est nécessaire à l'homme ; et lorsqu'on ne dort pas sa réfection, il arrive... que... on est...

Il se rendort.

Ier

40 Lyciscas !

II^{me}

Lyciscas !

III^{me}

Lyciscas !

Tous ensemble

Lyciscas !

LYCISCAS.

Var. 1673. Diable soit des brailleurs ! |

Diable soit les brailleurs ! Je voudrais que vous eussiez la gueule pleine de bouillie bien chaude.

MUSICIENS.

45 Debout, debout.
Vite debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS.

Ah ! Quelle fatigue, de ne pas dormir son saoul !

Ier

Holà, oh !

II^{me}

Holà, oh !

III^{me}

Holà, oh !

TOUS ENSEMBLE.

Oh ! oh ! oh ! oh ! oh !

LYCISCAS.

Oh ! oh ! oh ! oh ! La peste soit des gens, avec leurs chiens de hurlements ! Je me donne au diable si je ne vous assomme. Mais voyez un peu quel diable d'enthousiasme il leur prend, de me venir chanter aux oreilles comme cela. Je...

MUSICIENS.

50 Debout.

LYCISCAS.

Encore !

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Le diable vous emporte !

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS, en se levant.

Quoi toujours ? A-t-on jamais vu une pareille furie de chanter ? Par le sang bleu ! J'enrage. Puisque me voilà éveillé, il faut que j'éveille les autres, et que je les tourmente comme on m'a fait. Allons, ho ! Messieurs, debout, debout, vite, c'est trop dormir. Je vais faire un bruit de diable partout. Debout, debout, debout ! Allons vite ! Ho ! Ho ! Ho ! Debout, debout ! Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout : debout, debout ! Lyciscas, debout ! Ho ! Ho ! Ho ! Ho ! Ho !

Lyciscas s'étant levé avec toutes les peines du monde, et s'étant mis à crier de toute sa force, plusieurs cors et trompes de chasse se firent entendre, et concertés avec les violons commencèrent l'air d'une entrée, sur laquelle six valets de chiens dansèrent avec beaucoup de justesse et de disposition, revenant à certaines cadences le son de leurs cors et trompes. C'étaient les sieurs Paysan, Chicanneau, Noblet, Pesan, Bonard, et La Pierre.

ACTE I

SCÈNE I.

Euryale, Arbate.

ARBATE.

Ce silence rêveur, dont la sombre habitude
Vous fait à tous moments chercher la solitude,
55 Ces longs soupirs que laisse échapper votre coeur,
Et ces fixes regards si chargés de langueur
Disent beaucoup sans doute à des gens de mon âge,
Et je pense, seigneur, entendre ce langage ;
60 Mais sans votre congé, de peur de trop risquer,
Je n'ose m'enhardir jusques à l'expliquer.

EURYALE.

Explique, explique, Arbate, avec toute licence
Ces soupirs, ces regards, et ce morne silence.
Je te permets ici de dire que l'amour
M'a rangé sous ses lois, et me brave à son tour,
65 Et je consens encor que tu me fasses honte
Des faiblesses d'un coeur qui souffre qu'on le dompte.

ARBATE.

Moi, vous blâmer, seigneur, des tendres mouvements
Où je vois qu'aujourd'hui penchent vos sentiments !
70 Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon âme
Contre les doux transports de l'amoureuse flamme ;
Et bien que mon sort touche à ses derniers soleils,
Je dirai que l'amour sied bien à vos pareils,
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage
De la beauté d'une âme est un clair témoignage,
75 Et qu'il est malaisé que sans être amoureux
Un jeune prince soit et grand et généreux.
C'est une qualité que j'aime en un monarque :
La tendresse de coeur est une grande marque ;
80 Et je crois que d'un prince on peut tout présumer,
Dès qu'on voit que son âme est capable d'aimer.
Oui, cette passion, de toutes la plus belle,
Traîne dans un esprit cent vertus après elle ;
Aux nobles actions elle pousse les coeurs,
Et tous les grands héros ont senti ses ardeurs.
85 Devant mes yeux, seigneur, a passé votre enfance,

Var. Que d'un prince à votre âge on
peut tout présumer. (1682)

Var. La tendresse du coeur (1673,
1682)

Et j'ai de vos vertus vu fleurir l'espérance ;
 Mes regards observaient en vous des qualités
 Où je reconnaissais le sang dont vous sortez ;
 J'y découvrais un fonds d'esprit et de lumière ;
 90 Je vous trouvais bien fait, l'air grand, et l'âme fière ;
 Votre coeur, votre adresse, éclataient chaque jour :
 Mais je m'inquiétais de ne voir point d'amour ;
 Et puisque les langueurs d'une plaie invincible
 Nous montrent que votre âme à ses traits est sensible,
 95 Je triomphe, et mon coeur, d'allégresse rempli,
 Vous regarde à présent comme un prince accompli.

EURYALE.

Si de l'amour un temps j'ai bravé la puissance,
 Hélas ! mon cher Arbate, il en prend bien vengeance ;
 Et sachant dans quels maux mon coeur s'est abîmé,
 100 Toi-même tu voudrais qu'il n'eût jamais aimé.
 Car enfin vois le sort où mon astre me guide :
 J'aime, j'aime ardemment la Princesse d'Elide ;
 Et tu sais quel orgueil, sous des traits si charmants,
 Arme contre l'amour ses jeunes sentiments,
 105 Et comment elle fuit, dans cette illustre fête,
 Cette foule d'amants qui briguent sa conquête,
 Ah ! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer
 Aussitôt qu'on le voit prend droit de nous charmer,
 Et qu'un premier coup d'oeil allume en nous les flammes
 110 Où le Ciel, en naissant, a destiné nos âmes !
 À mon retour d'Argos, je passai dans ces lieux,
 Et ce passage offrit la Princesse à mes yeux ;
 Je vis tous les appas dont elle est revêtue,
 Mais de l'oeil dont on voit une belle statue :
 115 Leur brillante jeunesse observée à loisir
 Ne porta dans mon âme aucun secret désir,
 Et d'Ithaque en repos je revis le rivage,
 Sans m'en être, en deux ans, rappelé nulle image.
 Un bruit vient cependant à répandre à ma cour
 120 Le célèbre mépris qu'elle fait de l'amour ;
 On publie en tous lieux que son âme hautaine
 Garde pour l'hyménée une invincible haine,
 Et qu'un arc à la main, sur l'épaule un carquois,
 Comme une autre Diane elle hante les bois,
 125 N'aime rien que la chasse, et de toute la Grèce
 Fait soupirer en vain l'héroïque jeunesse.
 Admire nos esprits, et la fatalité !
 Ce que n'avait point fait sa vue et sa beauté,
 Le bruit de ses fiertés en mon âme fit naître
 130 Un transport inconnu dont je ne fus point maître ;
 Ce dédain si fameux eut des charmes secrets
 A me faire avec soin rappeler tous ses traits ;
 Et mon esprit, jetant de nouveaux yeux sur elle,
 M'en refit une image et si noble et si belle,
 135 Me peignit tant de gloire et de telles douceurs
 À pouvoir triompher de toutes ses froideurs,
 Que mon coeur, aux brillants d'une telle victoire,
 Vit de sa liberté s'évanouir la gloire :
 Contre une telle amorce il eut beau s'indigner,
 140 Sa douceur sur mes sens prit tel droit de régner,
 Qu'entraîné par l'effort d'une occulte puissance,

J'ai d'Ithaque en ces lieux fait voile en diligence ;
Et je couvre un effet de mes vœux enflammés
Du désir de paraître à ces jeux renommés,
145 Où l'illustre Iphitas, père de la Princesse,
Assemble la plupart des princes de la Grèce.

ARBATE.

Mais à quoi bon, Seigneur, les soins que vous prenez ?
Et pourquoi ce secret où vous vous obstinez ?
Vous aimez, dites-vous, cette illustre Princesse,
150 Et venez à ses yeux signaler votre adresse :
Et nuls empressements, paroles ni soupirs,
Ne l'ont instruite encor de vos brûlants désirs ?
Pour moi, je n'entends rien à cette politique
Qui ne veut point souffrir que votre cœur s'explique ;
155 Et je ne sais quel fruit peut prétendre un amour
Qui fuit tous les moyens de se produire un jour.

EURYALE.

Et que ferai-je, Arbate, en déclarant ma peine,
Qu'attirer les dédains de cette âme hautaine,
Et me jeter au rang de ces princes soumis
160 Que le titre d'amants lui peint en ennemis ?
Tu vois les souverains de Messène et de Pyle
Lui faire de leurs cœurs un hommage inutile,
Et de l'éclat pompeux des plus hautes vertus
En appuyer en vain les respects assidus :
165 Ce rebut de leurs soins sous un triste silence
Retient de mon amour toute la violence ;
Je me tiens condamné dans ces rivaux fameux,
Et je lis mon arrêt au mépris qu'on fait d'eux.

ARBATE.

Et c'est dans ce mépris et dans cette humeur fière,
170 Que votre âme à ses vœux doit voir plus de lumière,
Puisque le sort vous donne à conquérir un cœur
Que défend seulement une jeune froideur,
Et qui n'impose point à l'ardeur qui vous presse
De quelque attachement l'invincible tendresse.
175 Un cœur préoccupé résiste puissamment ;
Mais quand une âme est libre, on la force aisément ;
Et toute la fierté de son indifférence
N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
Ne lui cachez donc plus le pouvoir de ses yeux,
180 Faites de votre flamme un éclat glorieux,
Et bien loin de trembler de l'exemple des autres,
Du rebut de leurs vœux enflez l'espoir des vôtres.
Peut-être pour toucher ces sévères appas
Aurez-vous des secrets que ces princes n'ont pas ;
185 Et si de ses fiertés l'impérieux caprice
Ne vous fait éprouver un destin plus propice,
Au moins est-ce un bonheur, en ces extrémités,
Que de voir avec soi ses rivaux rebutés.

EURYALE.

J'aime à te voir presser cet aveu de ma flamme :
190 Combattant mes raisons, tu chatouilles mon âme ;
Et par ce que j'ai dit je voulais pressentir
Si de ce que j'ai fait tu pourrais m'applaudir,
Car enfin, puisqu'il faut t'en faire confiance,
On doit à la Princesse expliquer mon silence,
195 Et peut-être, au moment que je t'en parle ici,
Le secret de mon coeur, Arbate, est éclairci.
Cette chasse où, pour fuir la foule qui l'adore
Tu sais qu'elle est allée au lever de l'aurore,
Est le temps dont Moron, pour déclarer mon feu,
200 A pris...

ARBATE.

Moron, seigneur ?

EURYALE.

Ce choix t'étonne un peu :
Par son titre de fou tu crois le bien connaître ;
Mais sache qu'il l'est moins qu'il ne le veut paraître,
Et que, malgré l'emploi qu'il exerce aujourd'hui,
Il a plus de bon sens que tel qui rit de lui.
205 La Princesse se plaît à ses bouffonneries ;
Il s'en est fait aimer par cent plaisanteries,
Et peut, dans cet accès, dire et persuader
Ce que d'autres que lui n'oseraient hasarder ;
Je le vois propre enfin à ce que j'en souhaite :
210 Il a pour moi, dit-il, une amitié parfaite,
Et veut, dans mes Etats ayant reçu le jour,
Contre tous mes rivaux appuyer mon amour.
Quelque argent mis en main pour soutenir ce zèle...

SCÈNE II.

Moron, Arbate, Euryale.

MORON, sans être vu.

Au secours ! sauvez-moi de la bête cruelle.

EURYALE.

215 Je pense ouïr sa voix.

MORON, sans être vu.

À moi, de grâce, à moi !

EURYALE.

C'est lui-même. Où court-il avec un tel effroi ?

MORON

Où pourrai-je éviter ce sanglier redoutable ?
Grands dieux, préservez-moi de sa dent effroyable.
Je vous promets, pourvu qu'il ne m'attrape pas,
220 Quatre livres d'encens, et deux veaux des plus gras.
Ha ! je suis mort.

EURYALE.

Qu'as-tu ?

MORON

Je vous croyois la bête
Dont à me diffamer j'ai vu la gueule prête,
Seigneur, et je ne puis revenir de ma peur.

EURYALE.

Qu'est-ce ?

MORON

Ô ! que la Princesse est d'une étrange humeur,
225 Et qu'à suivre la chasse et ses extravagances
Il nous faut essayer de sottes complaisances !
Quel diable de plaisir trouvent tous les chasseurs
De se voir exposés à mille et mille peurs ?
Encore si c'était qu'on ne fût qu'à la chasse
230 Des lièvres, des lapins, et des jeunes daims, passe :
Ce sont des animaux d'un naturel fort doux,
Et qui prennent toujours la fuite devant nous.
Mais aller attaquer de ces bêtes vilaines
Qui n'ont aucun respect pour les faces humaines,
235 Et qui courent les gens qui les veulent courir,
C'est un sot passe-temps, que je ne puis souffrir.

EURYALE.

Dis-nous donc ce que c'est.

MORON, en se tournant.

Le pénible exercice
Où de notre Princesse a volé le caprice !...
J'en aurais bien juré qu'elle aurait fait le tour ;
240 Et la course des chars se faisant en ce jour,
Il fallait affecter ce contre-temps de chasse,
Pour mépriser ces jeux avec meilleure grâce,
Et faire voir... Mais chut. Achéons mon récit,
Et reprenons le fil de ce que j'avais dit.
245 Qu'ai-je dit ?

EURYALE.

Tu parlais d'exercice pénible.

MORON

Ah ! oui. Succombant donc à ce travail horrible,
(Car en chasseur fameux j'étais enharnaché,
Et dès le point du jour je m'étais découché)
Je me suis écarté de tous en galant homme,
250 Et trouvant un lieu propre à dormir d'un bon somme,
J'essayais ma posture, et m'ajustant bientôt,
Prenais déjà mon ton pour ronfler comme il faut,
Lorsqu'un murmure affreux m'a fait lever la vue,
Et j'ai d'un vieux buisson de la forêt touffue
255 Vu sortir un sanglier d'une énorme grandeur,
Pour...

EURYALE.

Qu'est-ce ?

MORON

Ce n'est rien. N'ayez point de frayeur,
Mais laissez-moi passer entre vous deux, pour cause :
Je serai mieux en main pour vous conter la chose.
J'ai donc vu ce sanglier, qui par nos gens chassé,
260 Avait d'un air affreux tout son poil hérissé ;
Ses deux yeux flamboyants ne lançaient que menace,
Et sa gueule faisait une laide grimace,
Qui, parmi de l'écume, à qui l'osait presser
Montrait de certains crocs... je vous laisse à penser !
265 À ce terrible aspect j'ai ramassé mes armes ;
Mais le faux animal, sans en prendre d'alarmes,
Est venu droit à moi, qui ne lui disais mot.

ARBATE.

Et tu l'as de pied ferme attendu ?

MORON

Quelque sot.
J'ai jeté tout par terre et couru comme quatre.

ARBATE.

270 Fuir devant un sanglier ; ayant de quoi l'abattre !
Ce trait, Moron, n'est pas généreux...

MORON

J'y consens :
Il n'est pas généreux, mais il est de bon sens.

ARBATE.

Mais par quelques exploits si l'on ne s'éternise...

MORON

Je suis votre valet, et j'aime mieux qu'on dise :
275 "C'est ici qu'en fuyant, sans se faire prier,
Moron sauva ses jours des fureurs d'un sanglier",
Que si l'on y disait : "Voilà l'illustre place
Où le brave Moron, d'une héroïque audace
Affrontant d'un sanglier l'impétueux effort,
280 Par un coup de ses dents vit terminer son sort."

EURYALE.

Fort bien...

MORON

Oui, j'aime mieux, n'en déplaise à la gloire,
Vivre au monde deux jours, que mille ans dans l'histoire.

EURYALE.

En effet, ton trépas fâcherait tes amis ;
Mais si de ta frayeur ton esprit est remis,
285 Puis-je te demander si du feu qui me brûle... ?

MORON

Il ne faut point, Seigneur, que je vous dissimule :
Je n'ai rien fait encore, et n'ai point rencontré
De temps pour lui parler qui fût selon mon gré.
L'office de bouffon a des prérogatives ;
290 Mais souvent on rabat nos libres tentatives.
Le discours de vos feux est un peu délicat,
Et c'est chez la Princesse une affaire d'Etat.
Vous savez de quel titre elle se glorifie,
Et qu'elle a dans la tête une philosophie,
295 Qui déclare la guerre au conjugal lien,
Et vous traite l'Amour de déité de rien.
Pour n'effaroucher point son humeur de tigresse,
Il me faut manier la chose avec adresse ;
Car on doit regarder comme l'on parle aux grands,

300 Et vous êtes parfois d'assez fâcheuses gens.
Laissez-moi doucement conduire cette trame.
Je me sens là pour vous un zèle tout de flamme :
Vous êtes ne mon prince, et quelques autres noeuds
Pourraient contribuer au bien que je vous veux.
305 Ma mère, dans son temps, passait pour assez belle,
Et naturellement n'était pas fort cruelle ;
Feu votre père alors, ce prince généreux,
Sur la galanterie était fort dangereux ;
Et je sais qu'Elpénor, qu'on appelait mon père
310 A cause qu'il était le mari de ma mère,
Contait pour grand honneur aux pasteurs d'aujourd'hui
Que le Prince autrefois était venu chez lui,
Et que durant ce temps il avait l'avantage
De se voir salué de tous ceux du village.
315 Baste, quoi qu'il en soit, je veux par mes travaux...
Mais voici la Princesse et deux de vos rivaux.

SCÈNE III.

**La Princesse et sa suite, Aristomène, Théocle,
Euryale, Arbate, Moron.**

ARISTOMÈNE

Reprochez-vous, Madame, à nos justes alarmes
Ce péril dont tous deux avons sauvé vos charmes ?
J'aurais pensé, pour moi, qu'abattre sous nos coups
320 Ce sanglier qui portait sa fureur jusqu'à vous,
Était une aventure (ignorant votre chasse)
Dont à nos bons destins nous dussions rendre grâce ;
Mais à cette froideur je connais clairement
Que je dois concevoir un autre sentiment,
325 Et quereller du sort la fatale puissance
Qui me fait avoir part à ce qui vous offense.

THÉOCLE

Pour moi, je tiens, Madame, à sensible bonheur
L'action où pour vous a volé tout mon coeur,
Et ne puis consentir, malgré votre murmure,
330 A quereller le sort d'une telle aventure.
D'un objet odieux je sais que tout déplaît ;
Mais, dût votre courroux être plus grand qu'il n'est,
C'est extrême plaisir, quand l'amour est extrême,
De pouvoir d'un péril affranchir ce qu'on aime.

LA PRINCESSE.

335 Et pensez-vous, seigneur, puisqu'il me faut parler,
Qu'il eût en ce péril de quoi tant m'ébranler,
Que l'arc et que le dard, pour moi si pleins de charmes,
Ne soient entre mains que d'inutiles armes,
Et que je fasse enfin mes plus fréquents emplois
340 De parcourir nos monts, nos plaines et nos bois,
Pour n'oser, en chassant, concevoir l'espérance
De suffire, moi seule, à ma propre défense ?
Certes, avec le temps, j'aurais bien profité

De ces soins assidus dont je fais vanité,
345 S'il fallait que mon bras, dans une telle quête,
Ne pût pas triompher d'une chétive bête !
Du moins si, pour prétendre à de sensibles coups,
Le commun de mon sexe est trop mal avec vous,
D'un étage plus haut accordez-moi la gloire,
350 Et me faites tous deux cette grâce de croire,
Seigneurs, que, quel que fût le sanglier d'aujourd'hui,
J'en ai mis bas sans vous de plus méchants que lui.

THÉOCLE

Mais, Madame...

LA PRINCESSE.

Hé bien, soit. Je vois que votre envie
Est de persuader que je vous dois la vie :
355 J'y consens. Oui, sans vous, c'était fait de mes jours ;
Je rends de tout mon coeur grâce à ce grand secours ;
Et je vais de ce pas au Prince, pour lui dire
Les bontés que pour moi votre amour vous inspire.

SCÈNE IV.

Euryale, Moron, Arbate.

MORON

Heu ! a-t-on jamais vu de plus farouche esprit ?
360 De ce vilain sanglier l'heureux trépas l'aigrit.
Ô ! comme volontiers j'aurais d'un beau salaire
Récompensé tantôt qui m'en eût su défaire !

ARBATE.

Je vous vois tout pensif, seigneur, de ses dédains ;
Mais ils n'ont rien qui doive empêcher vos desseins.
365 Son heure doit venir, et c'est à vous possible
Qu'est réservé l'honneur de la rendre sensible.

MORON

Il faut qu'avant la course elle apprenne vos feux,
Et je...

EURYALE.

Non, ce n'est plus, Moron, ce que je veux.
Garde-toi de rien dire, et me laisse un peu faire :
370 J'ai résolu de prendre un chemin tout contraire.
Je vois trop que son coeur s'obstine à dédaigner
Tous ces profonds respects qui pensent la gagner ;
Et le dieu qui m'engage à soupirer pour elle
M'inspire pour la vaincre une adresse nouvelle.
375 Oui, c'est lui d'où me vient ce soudain mouvement,
Et j'en attends de lui l'heureux événement.

ARBATE.

Peut-on savoir, seigneur, par où votre espérance... ?

EURYALE.

Tu le vas voir. Allons, et garde le silence.

DEUXIÈME INTERMÈDE

SCÈNE I.

MORON.

Jusqu'au revoir. Pour moi, je reste ici, et j'ai une petite conversation à faire avec ces arbres et ces rochers.

Bois, prés, fontaines, fleurs, qui voyez mon teint blême,
380 Si vous ne le savez, je vous apprends que j'aime.
Philis est l'objet charmant
Qui tient mon coeur à l'attache ;
Et je devins son amant
La voyant traire une vache.
385 Ses doigts tout pleins de lait, et plus blancs mille fois.
Pressoient les bouts du pis d'une grâce admirable.
Ouf ! Cette idée est capable
De me réduire aux abois.
Ah ! Philis ! Philis ! Philis !
390 Ah, hem, ah, ah, ah, hi, hi, hi, oh, oh, oh, oh.

Voilà un écho qui est bouffon ! Hom, hom, hom, ha, ha, ha, ha, ha.

Uh, uh, uh. Voilà un écho qui est bouffon !

SCÈNE II.

Un Ours, Moron.

MORON, apercevant un ours qui vien à lui.

Ah ! Monsieur l'ours, je suis votre serviteur de tout mon coeur. De grâce, épargnez-moi. Je vous assure que je ne vauz rien du tout à manger, je n'ai que la peau et les os, et je vois de certaines gens là-bas qui seraient bien mieux votre affaire. Eh ! Eh ! Eh ! Monseigneur, tout doux, s'il vous plaît.

Il caresse l'ours, et tremble de frayeur.

Là, là, là, là. Ah ! Monseigneur, que Votre Altesse est jolie et bien faite ! Elle a tout à fait l'air galant et la taille la plus mignonne du monde. Ah ! Beau poil, belle tête, beaux yeux brillants et bien fendus ! Ah ! Beau petit nez ! Belle petite bouche ! Petites quenottes jolies ! Ah ! Belle gorge ! Belles petites menottes ! Petits ongles bien faits !

L'ours se lève sur les paattes de derrière.

À l'aide ! Au secours ! Je suis mort ! Miséricorde ! Pauvre Moron ! Ah ! Mon Dieu ! Et vite, à moi, à moi, je suis perdu !

Les chasseurs paraissent et Moron monte sur un arbre.

Eh ! Messieurs, ayez pitié de moi. Bon ! Messieurs, tuez-moi ce vilain animal-là. Ô Ciel, daigne les assister ! Bon ! Le voilà qui fuit. Le voilà qui s'arrête, et qui se jette sur eux. Bon ! En voilà un qui vient de lui donner un coup dans la gueule. Les voilà tous à l'entour de lui. Courage ! Ferme, allons, mes amis ! Bon ! Poussez fort ! Encore ! Ah ! Le voilà qui est à terre ; c'en est fait, il est mort. Descendons maintenant, pour lui donner cent coups. Serviteur, Messieurs ; je vous rends grâce de m'avoir délivré de cette bête. Maintenant que vous l'avez tuée, je m'en vais l'achever et en triompher avec vous.

ACTE II

SCÈNE I.

La Princesse, Aglante, Cynthie.

LA PRINCESSE.

Oui, j'aime à demeurer dans ces paisibles lieux ;
380 On n'y découvre rien qui n'enchanter les yeux ;
Et de tous nos palais la savante structure
Cède aux simples beautés qu'y forme la nature.
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais
Ont pour moi des appas à ne laisser jamais.

AGLANTE.

385 Je chéris comme vous ces retraites tranquilles,
Où l'on se vient sauver de l'embarras des villes.
De mille objets charmants ces lieux sont embellis ;
Et ce qui doit surprendre, est qu'aux portes d'Elis
La douce passion de fuir la multitude
390 Rencontre une si belle et vaste solitude.
Mais, à vous dire vrai, dans ces jours éclatants,
Vos retraites ici me semblent hors de temps ;
Et c'est fort maltraiter l'appareil magnifique
Que chaque prince a fait pour la fête publique.
395 Ce spectacle pompeux de la course des chars
Devrait bien mériter l'honneur de vos regards.

LA PRINCESSE.

Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma présence ?
Et que dois-je, après tout, à leur magnificence ?
Ce sont soins que produit l'ardeur de m'acquérir,
400 Et mon coeur est le prix qu'ils veulent tous courir.
Mais quelque espoir qui flatte un projet de la sorte,
Je me tromperai fort si pas un d'eux l'emporte.

CYNTHIE.

Jusques à quand ce coeur veut-il s'effaroucher
Des innocents desseins qu'on a de le toucher,
405 Et regarder les soins que pour vous on se donne
Comme autant d'attentats contre votre personne ?
Je sais qu'en défendant le parti de l'amour,
On s'expose chez vous à faire mal sa cour ;
Mais ce que par le sang j'ai l'honneur de vous être

- 410 S'oppose aux duretés que vous faites paraître,
Et je ne puis nourrir d'un flatteur entretien
Vos résolutions de n'aimer jamais rien.
Est-il rien de plus beau que l'innocente flamme
Qu'un mérite éclatant allume dans une âme ?
415 Et serait-ce un bonheur de respirer le jour,
Si d'entre les mortels on bannissait l'amour ?
Non, non, tous les plaisirs se goûtent à le suivre,
Et vivre sans aimer n'est pas proprement vivre.

*Avis. - Le dessein de l'auteur était de traiter ainsi toute la comédie.
Mais un commandement du Roi qui pressa cette affaire l'obligea
d'achever tout le reste en prose, et de passer légèrement sur
plusieurs scènes qu'il aurait étendues davantage s'il avait eu plus de
loisir.*

AGLANTE.

Pour moi, je tiens que cette passion est la plus agréable affaire de la vie ; qu'il est nécessaire d'aimer pour vivre heureusement, et que tous les plaisirs sont fades, s'il ne s'y mêle un peu d'amour.

LA PRINCESSE.

Pouvez-vous bien toutes deux, étant ce que vous êtes, prononcer ces paroles ? Et ne devez-vous pas rougir d'appuyer une passion qui n'est qu'erreur, que faiblesse et qu'emportement, et dont tous les désordres ont tant de répugnance avec la gloire de notre sexe ? J'en prétends soutenir l'honneur jusqu'au dernier moment de ma vie, et ne veux point du tout me commettre à ces gens qui font les esclaves auprès de nous, pour devenir un jour nos tyrans. Toutes ces larmes, tous ces soupirs, tous ces hommages, tous ces respects sont des embûches qu'on tend à notre coeur, et qui souvent l'engagent à commettre des lâchetés. Pour moi, quand je regarde certains exemples, et les bassesses épouvantables où cette passion ravale les personnes sur qui elle étend sa puissance, je sens tout mon coeur qui s'émeut ; et je ne puis souffrir qu'une âme qui fait profession d'un peu de fierté ne trouve pas une honte horrible à de telles faiblesses.

CYNTHIE.

Eh ! Madame, il est de certaines faiblesses qui ne sont point honteuses, et qu'il est beau même d'avoir dans les plus hauts degrés de gloire. J'espère que vous changerez un jour de pensée ; et s'il plaît au Ciel, nous verrons votre coeur avant qu'il soit peu...

LA PRINCESSE.

Arrêtez, n'achevez pas ce souhait étrange. J'ai une horreur trop invincible pour ces sortes d'abaissements : et si jamais j'étais capable d'y descendre, je serais personne sans doute à ne me le point pardonner.

AGLANTE.

Prenez garde ; Madame, l'Amour sait se venger des mépris que l'on fait de lui, et peut-être...

LA PRINCESSE.

Non, non. Je brave tous ses traits ; et le grand pouvoir qu'on lui donne n'est rien qu'une chimère, qu'une excuse des faibles coeurs, qui le font invincible pour autoriser leur faiblesse.

CYNTHIE.

Mais enfin toute la terre reconnaît sa puissance, et vous voyez que les dieux même sont assujettis à son empire. On nous fait voir que Jupiter n'a pas aimé pour une fois, et que Diane même, dont vous affectez tant l'exemple, n'a pas rougi de pousser des soupirs d'amour.

LA PRINCESSE.

Les croyances publiques sont toujours mêlées d'erreur : les dieux ne sont point faits comme se les fait le vulgaire ; et c'est leur manquer de respect que de leur attribuer les faiblesses des hommes.

SCÈNE II.

Moron, La Princesse, Aglante, Cynthia, Philis.

AGLANTE.

Viens, approche, Moron, viens nous aider à défendre l'Amour contre les sentiments de la Princesse.

LA PRINCESSE.

Voilà votre parti fortifié d'un grand défenseur.

MORON

Ma foi, Madame, je crois qu'après mon exemple il n'y a plus rien à dire, et qu'il ne faut plus mettre en doute le pouvoir de l'Amour. J'ai bravé ses armes assez longtemps, et fait de mon drôle comme un autre ; mais enfin ma fierté a baissé l'oreille, et vous avez une traîtresse qui m'a rendu plus doux qu'un agneau. Après cela, on ne doit plus faire aucun scrupule d'aimer ; et puisque j'ai bien passé par là, il peut bien y en passer d'autres.

CYNTHIE.

Quoi ? Moron se mêle d'aimer ?

MORON

Fort bien.

CYNTHIE.

Et de vouloir être aimé ?

MORON

Et pourquoi non ? Est-ce qu'on n'est pas assez bien fait pour cela ? Je pense que ce visage est assez passable, et que pour le bel air, Dieu merci, nous ne le cédon's à personne.

CYNTHIE.

Sans doute, on aurait tort...

SCÈNE III.

**Lycas, La Princesse, Aglante, Cynthie, Philis,
Moron.**

LYCAS.

Madame, le prince votre père vient vous trouver ici, et conduit avec lui les princes de Pyle et d'Ithaque, et celui de Messène.

LA PRINCESSE.

Ô Ciel ! Que prétend-il faire en me les amenant ? Aurait-il résolu ma perte, et voudrait-il bien me forcer au choix de quelqu'un d'eux ?

SCÈNE IV.

Le Prince, Euryale, Aristomène, Théocle, La Princesse, Aglante, Cynthie, Philis, Moron.

LA PRINCESSE, à Iphitas.

Seigneur, je vous demande la licence de prévenir par deux paroles la déclaration des pensées que vous pouvez avoir. Il y a deux vérités, seigneur, aussi constantes l'une que l'autre, et dont je puis vous assurer également : l'une, que vous avez un absolu pouvoir sur moi, et que vous ne sauriez m'ordonner rien où je ne réponde aussitôt par une obéissance aveugle ; l'autre, que je regarde l'hyménée ainsi que le trépas, et qu'il m'est impossible de forcer cette aversion naturelle. Me donner un mari, et me donner la mort, c'est une même chose ; mais votre volonté va la première, et mon obéissance m'est bien plus chère que ma vie. Après cela, parlez, seigneur, prononcez librement ce que vous voulez.

IPHITAS.

Ma fille, tu as tort de prendre de telles alarmes, et je me plains de toi, qui peux mettre dans ta pensée que je sois assez mauvais père pour vouloir faire violence à tes sentiments et me servir tyranniquement de la puissance que le Ciel me donne sur toi. Je souhaite, à la vérité, que ton coeur puisse aimer quelqu'un : tous mes voeux seroient satisfaits, si cela pouvait arriver ; et je n'ai proposé les fêtes et les jeux que je fais célébrer ici qu'afin d'y pouvoir attirer tout ce que la Grèce a d'illustre, et que, parmi cette noble jeunesse, tu puisses enfin rencontrer où arrêter tes yeux et déterminer tes pensées. Je ne demande, dis-je, au Ciel autre bonheur que celui de te voir un époux. J'ai, pour obtenir cette grâce, fait encore ce matin un sacrifice à Vénus ; et si je sais bien expliquer le langage des dieux, elle m'a promis un miracle. Mais, quoi qu'il en soit, je veux en user avec toi en père qui chérit sa fille. Si tu trouves où attacher tes voeux, ton choix sera le mien, et je ne considérerai ni intérêts d'État, ni avantages d'alliance ; si ton coeur demeure insensible, je n'entreprendrai point de le forcer. Mais au moins sois complaisante aux civilités qu'on te rend, et ne m'oblige point à faire les excuses de ta froideur. Traite ces princes avec l'estime que tu leur dois, reçois avec reconnaissance les témoignages de leur zèle, et viens voir cette course où leur adresse va paraître.

THÉOCLE.

Tout le monde va faire des efforts pour remporter le prix de cette course. Mais, à vous dire vrai, j'ai peu d'ardeur pour la victoire, puisque ce n'est pas votre coeur qu'on y doit disputer.

ARISTODÈME.

Pour moi, Madame, vous êtes le seul prix que je me propose partout ; c'est vous que je crois disputer dans ces combats d'adresse, et je n'aspire maintenant à remporter l'honneur de cette course que pour obtenir un degré de gloire qui m'approche de votre coeur.

EURYALE.

Pour moi, Madame, je n'y vais point du tout avec cette pensée. Comme j'ai fait toute ma vie profession de ne rien aimer, tous les soins que je prends ne vont point où tendent les autres. Je n'ai aucune prétention sur votre coeur, et le seul honneur de la course est tout l'avantage où j'aspire.

Ils la quittent.

LA PRINCESSE.

D'où sort cette fierté où l'on ne s'attendoit point ? Princesses, que dites-vous de ce jeune prince ? Avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris ?

AGLANTE.

Il est vrai que cela est un peu fier.

MORON.

Ah ! Quelle brave botte il vient là de lui porter !

LA PRINCESSE.

Ne trouvez-vous pas qu'il y aurait plaisir d'abaisser son orgueil, et de soumettre un peu ce coeur qui tranche tant du brave ?

CYNTHIE.

Comme vous êtes accoutumée à ne jamais recevoir que des hommages et des adorations de tout le monde, un compliment pareil au sien doit vous surprendre, à la vérité.

LA PRINCESSE.

Je vous avoue que cela m'a donné de l'émotion, et que je souhaiterais fort de trouver les moyens de châtier cette hauteur. Je n'avais pas beaucoup d'envie de me trouver à cette course ; mais j'y veux aller exprès, et employer toute chose pour lui donner de l'amour.

CYNTHIE.

Prenez garde, Madame : l'entreprise est périlleuse, et lorsqu'on veut donner de l'amour, on court risque d'en recevoir.

LA PRINCESSE.

Ah ! N'appréhendez rien, je vous prie. Allons, je vous répons de moi.

TROISIÈME INTERMÈDE

SCÈNE I.

Moron, Philis.

MORON.

Philis, demeure ici.

PHILIS.

Non, laisse-moi suivre les autres.

MORON.

Ah ! Cruelle ! Si c'était Tircis qui t'en priât, tu demeurerais bien vite.

PHILIS.

Cela se pourrait faire, et je demeure d'accord que je trouve bien mieux mon compte avec l'une qu'avec l'autre ; car il me divertit avec sa voix, et toi, tu m'étourdis de ton caquet. Lorsque tu chanteras aussi bien que lui, je te promets de t'écouter.

MORON.

Eh ! Demeure un peu.

PHILIS.

Je ne saurais.

MORON.

De grâce !

PHILIS.

Point, te dis-je.

MORON.

Je ne te laisserai point aller.

PHILIS.

Ah ! Que de façons ?

MORON.

Je ne te demande qu'un moment à être avec toi.

PHILIS.

Eh bien ! Oui, j'y demeurerai, pourvu que tu me promettes une chose.

MORON.

Et quelle ?

PHILIS.

De ne me point parler du tout.

MORON.

Eh ! Philis !

PHILIS.

À moins que de cela, je ne demeurerai point avec toi.

MORON.

Veux-tu me... ?

PHILIS.

Laisse-moi aller.

MORON.

Eh bien ! Oui, demeure. Je ne dirai mot.

PHILIS.

Prends-y bien garde, au moins ; car à la moindre parole, je prends la fuite.

MORON.

Il fait une scène de gestes.

Soit. Ah ! Philis !... Eh !... Elle s'enfuit, et je ne saurais l'attraper. Voilà ce que c'est : si je savais chanter, j'en ferais bien mieux mes affaires. La plupart des femmes aujourd'hui se laissent prendre par les oreilles ; elles sont cause que tout le monde se mêle de musique, et l'on ne

réussit auprès d'elles que par les petites chansons et les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'apprenne à chanter pour faire comme les autres. Bon, voici justement mon homme.

SCÈNE II.

Satyre, Moron

SATYRE.

La, la, la.

MORON.

Ah ! Satyre, mon ami, tu sais bien ce que tu m'as promis il y a longtemps : apprends-moi à chanter, je te prie.

SATYRE.

Je le veux. Mais auparavant, écoute une chanson que je viens de faire.

MORON.

Il est si accoutumé à chanter qu'il ne sauroit parler d'autre façon. Allons, chante, j'écoute.

SATYRE.

Je portais...

MORON.

Une chanson, dis-tu ?

SATYRE.

Je port...

MORON.

Une chanson à chanter.

SATYRE.

Je port...

MORON.

Chanson amoureuse, peste !

SATYRE.

Je portais dans une cage
420 Deux moineaux que j'avais pris,

Lorsque la jeune Cloris
Fit dans un sombre bocage
Briller à mes yeux surpris
Les fleurs de son beau visage.
425 Hélas ! dis-je aux moineaux, en recevant les coups
De ses yeux si savants à faire des conquêtes ;
Consolez-vous, pauvres petites bêtes,
Celui qui vous a pris est bien plus pris que vous.
Dans vos chants si doux
430 Chantez à ma belle,
Oiseaux, chantez tous
Ma peine mortelle.
Mais si la cruelle
Se met en courroux
435 Au récit fidèle
Des maux que je sens pour elle,
Oiseaux, taisez-vous,
Oiseaux, taisez-vous.

MORON.

Ah ! Qu'elle est belle ! Apprends-la-moi.

SATYRE.

La, la, la, la.

MORON.

La, la, la, la.

SATYRE.

Fa, fa, fa, fa.

MORON.

Fa toi-même.

ACTE III.

SCÈNE I.

La Princesse, Aglante, Cynthie, Philis.

CYNTHIE.

Il est vrai, Madame, que ce jeune prince a fait voir une adresse non commune, et que l'air dont il a paru a été quelque chose de surprenant. Il sort vainqueur de cette course. Mais je doute fort qu'il en sorte avec le même coeur qu'il y a porté ; car enfin vous lui avez tiré des traits dont il est difficile de se défendre ; et sans parler de tout le reste, la grâce de votre danse et la douceur de votre voix ont eu des charmes aujourd'hui à toucher les plus insensibles.

LA PRINCESSE.

Le voici qui s'entretient avec Moron : nous saurons un peu de quoi il lui parle. Ne rompons point encore leur entretien, et prenons cette route pour revenir à leur rencontre.

SCÈNE II.

Euryale, Moron, Arbate.

EURYALE.

Ah ! Moron, je te l'avoue, j'ai été enchanté ; et jamais tant de charmes n'ont frappé tout ensemble mes yeux et mes oreilles. Elle est adorable en tout temps, il est vrai ; mais ce moment l'a emporté sur tous les autres, et des grâces nouvelles ont redoublé l'éclat de ses beautés. Jamais son visage ne s'est paré de plus vives couleurs, ni ses yeux ne se sont armés de traits plus vifs et plus perçants. La douceur de sa voix a voulu se faire paraître dans un air tout charmant qu'elle a daigné chanter ; et les sons merveilleux qu'elle formoit passaient jusqu'au fond de mon âme, et tenaient tous mes sens dans un ravissement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater ensuite une disposition toute divine, et ses pieds amoureux, sur l'émail d'un tendre gazon, traçaient d'aimables caractères qui m'enlevoient hors de moi-même, et m'attachaient par des noeuds invincibles aux doux et justes mouvements dont tout son corps suivoit les mouvements de l'harmonie. Enfin jamais âme n'a eu de plus puissantes émotions que la mienne ; et j'ai pensé plus de vingt fois oublier ma résolution, pour me jeter à ses pieds et lui faire un aveu sincère de l'ardeur que je sens pour elle.

MORON.

Donnez-vous-en bien de garde, seigneur, si vous m'en voulez croire. Vous avez trouvé la meilleure invention du monde, et je me trompe fort si elle ne vous réussit. Les femmes sont des animaux d'un naturel bizarre ; nous les gâtons par nos douceurs ; et je crois tout-de-bon que nous les verrions nous courir, sans tous ces respects et ces soumissions où les hommes les acoquent.

ARBATE.

Seigneur, voici la Princesse qui s'est un peu éloignée de sa suite.

MORON.

Demeurez ferme au moins dans le chemin que vous avez pris. Je m'en vais voir ce qu'elle me dira. Cependant promenez-vous ici dans ces petites routes, sans faire aucun semblant d'avoir envie de la joindre ; et si vous l'abordez, demeurez avec elle le moins qu'il vous sera possible.

SCÈNE III.
La Princesse, Moron.

LA PRINCESSE.

Tu as donc familiarité, Moron, avec le prince d'Ithaque ?

MORON.

Ah ! Madame, il y a longtemps que nous nous connaissons.

LA PRINCESSE.

D'où vient qu'il n'est pas venu jusqu'ici, et qu'il a pris cette autre route quand il m'a vue ?

MORON.

C'est un homme bizarre, qui ne se plaît qu'à entretenir ses pensées.

LA PRINCESSE.

Étais-tu tantôt au compliment qu'il m'a fait ?

MORON.

Oui, Madame, j'y étais ; et je l'ai trouvé un peu impertinent, n'en déplaise à Sa Principauté.

LA PRINCESSE.

Pour moi, je le confesse, Moron, cette fuite m'a choquée ; et j'ai toutes les envies du monde de l'engager, pour rabattre un peu son orgueil.

MORON.

Ma foi, Madame, vous ne feriez pas mal : il le mériterait bien ; mais à vous dire vrai, je doute fort que vous y puissiez réussir.

LA PRINCESSE.

Comment ?

MORON.

Comment ? C'est le plus orgueilleux petit vilain que vous ayez jamais vu. Il lui semble qu'il n'y a personne au monde qui le mérite, et que la terre n'est pas digne de le porter.

LA PRINCESSE.

Mais encore, ne t'a-t-il point parlé de moi ?

MORON.

Lui ? Non.

LA PRINCESSE.

Il ne t'a rien dit de ma voix et de ma danse ?

MORON.

Pas le moindre mot.

LA PRINCESSE.

Certes ce mépris est choquant, et je ne puis souffrir cette hauteur étrange de ne rien estimer.

MORON.

Il n'estime et n'aime que lui.

LA PRINCESSE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour le soumettre comme il faut.

MORON.

Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui soit plus dur et plus insensible que lui.

LA PRINCESSE.

Le voilà.

MORON.

Voyez-vous comme il passe, sans prendre garde à vous ?

LA PRINCESSE.

De grâce, Moron, va le faire aviser que je suis ici, et l'oblige à me venir aborder.

SCÈNE IV.

La Princesse, Euryale, Moron, Arbate.

MORON.

Seigneur, je vous donne avis que tout va bien. La Princesse souhaite que vous l'abordiez ; mais songez bien à continuer votre rôle ; et de peur de l'oublier, ne soyez pas longtemps avec elle.

LA PRINCESSE.

Vous êtes bien solitaire, seigneur : et c'est une humeur bien extraordinaire que la vôtre, de renoncer ainsi à notre sexe, et de fuir, à votre âge, cette galanterie dont se piquent tous vos pareils.

EURYALE.

Cette humeur, Madame, n'est pas si extraordinaire, qu'on n'en trouvât des exemples sans aller loin d'ici ; et vous ne sauriez condamner la résolution que j'ai prise de n'aimer jamais rien, sans condamner aussi vos sentiments.

LA PRINCESSE.

Il y a grande différence ; et ce qui sied bien à un sexe ne sied pas bien à l'autre. Il est beau qu'une femme soit insensible, et conserve son coeur exempt des flammes de l'amour ; mais ce qui est vertu en elle devient un crime dans un homme ; et comme la beauté est le partage de notre sexe, vous sauriez ne nous point aimer, sans nous dérober les hommages qui nous sont dûs, et commettre une offense dont nous devons toutes nous ressentir.

EURYALE.

Je ne vois pas, Madame, que celles qui ne veulent point aimer doivent prendre aucun intérêt à ces sortes d'offenses.

LA PRINCESSE.

Ce n'est pas une raison, seigneur ; et sans vouloir aimer, on est toujours bien aise d'être aimée.

EURYALE.

Pour moi, je ne suis pas de même ; et dans le dessein où je suis de ne rien aimer, je serais fâché d'être aimé.

LA PRINCESSE.

Et la raison ?

EURYALE.

C'est qu'on a obligation à ceux qui nous aiment, et que je serais fâché d'être ingrat.

LA PRINCESSE.

Si bien donc que, pour fuir l'ingratitude, vous aimeriez qui vous aimerait ?

EURYALE.

Moi, Madame ? Point du tout. Je dis bien que je serais fâché d'être ingrat ; mais je me résoudrais plutôt de l'être que d'aimer.

LA PRINCESSE.

Telle personne vous aimerait, peut-être que votre coeur...

EURYALE.

Non ! Madame, rien n'est capable de toucher mon coeur. Ma liberté est la seule maîtresse à qui je consacre mes vœux ; et quand le Ciel emploierait ses soins à composer une beauté parfaite, quand il assemblerait en elle tous les dons les plus merveilleux et du corps et de l'âme, enfin quand il exposerait à mes yeux un miracle d'esprit, d'adresse et de beauté, et que cette personne m'aimeroit avec toutes les tendresses imaginables, je vous l'avoue franchement, je ne l'aimerais pas.

LA PRINCESSE.

A-t-on jamais rien vu de tel ?

MORON.

Peste soit du petit brutal ! J'aurais envie de lui bailler un coup de poing.

| Bailler :

LA PRINCESSE, parlant en soi.

Cet orgueil me confond, et j'ai un tel dépit, que je ne me sens pas.

MORON, parlant au Prince.

Bon courage, seigneur ! Voilà qui va le mieux du monde.

EURYALE.

Ah ! Moron, je n'en puis plus ! Et je me suis fait des efforts étranges.

LA PRINCESSE.

C'est avoir une insensibilité bien grande, que de parler comme vous faites.

EURYALE.

Le Ciel ne m'a pas fait d'une autre humeur. Mais, Madame, j'interromps votre promenade, et mon respect doit m'avertir que vous aimez la solitude.

SCÈNE V.

La Princesse, Moron, Philis, Tircis.

MORON.

Il ne vous en doit rien, Madame, en dureté de coeur.

LA PRINCESSE.

Je donnerais volontiers tout ce que j'ai au monde pour avoir l'avantage d'en triompher.

MORON.

Je le crois.

LA PRINCESSE.

Ne pourrais-tu, Moron, me servir dans un tel dessein ?

MORON.

Vous savez bien, Madame, que je suis tout à votre service.

LA PRINCESSE.

Parle-lui de moi dans tes entretiens ; vante-lui adroitement ma personne et les avantages de ma naissance ; et tâche d'ébranler ses sentiments par la douceur de quelque espoir. Je te permets de dire tout ce que tu voudras, pour tâcher à me l'engager.

MORON.

Laissez-moi faire.

LA PRINCESSE.

C'est une chose qui me tient au coeur. Je souhaite ardemment qu'il m'aime.

MORON.

Il est bien fait, oui, ce petit pendard-là ; il a bon air, bonne physionomie ; et je crois qu'il serait assez le fait d'une jeune Princesse.

LA PRINCESSE.

Enfin tu peux tout espérer de moi, si tu trouves moyen d'enflammer pour moi son coeur.

MORON.

Il n'y a rien qui ne se puisse faire. Mais, Madame, s'il venait à vous aimer, que feriez-vous, s'il vous plaît ?

LA PRINCESSE.

Ah ! Ce serait lors que je prendrais plaisir à triompher pleinement de sa vanité, à punir son mépris par mes froideurs, et exercer sur lui toutes les cruautés que je pourrais imaginer.

MORON.

Il ne se rendra jamais.

LA PRINCESSE.

Ah ! Moron, il faut faire en sorte qu'il se rende.

MORON.

Non, il n'en fera rien. Je le connais : ma peine sera inutile.

LA PRINCESSE.

Si faut-il pourtant tenter toute chose, et éprouver si son âme est entièrement insensible. Allons, je veux lui parler, et suivre une pensée qui vient de me venir.

QUATRIÈME INTERMÈDE

SCÈNE I.

Philis, Tircis.

PHILIS.

Viens, Tircis. Laissons-les aller, et me dis un peu ton martyre de la façon que tu sais faire. Il y a longtemps que tes yeux me parlent ; mais je suis plus aise d'ouïr ta voix.

TIRCIS, en chantant.

440 Tu m'écoutes, hélas ! dans ma triste langueur ;
Mais je n'en suis pas mieux, ô beauté sans pareille ;
Et je touche ton oreille,
Sans que je touche ton coeur.

PHILIS.

Va, va, c'est déjà quelque chose que de toucher l'oreille, et le temps amène tout. Chante-moi cependant quelque plainte nouvelle que tu aies composée pour moi.

SCÈNE II.
Moron, Philis, Tircis.

MORON.

Ah ! Ah ! Je vous y prends, cruelle. Vous vous écarterez des autres pour ouïr mon rival.

PHILIS.

Oui, je m'écarte pour cela. Je te le dis encore, je me plais avec lui ; et l'on écoute volontiers les amants, lorsqu'ils se plaignent aussi agréablement qu'il fait. Que ne chantes-tu comme lui ? Je prendrais plaisir à t'écouter.

MORON.

Si je ne sais chanter, je sais faire autre chose ; et quand...

PHILIS.

Tais-toi ; je veux l'entendre. Dis, Tircis, ce que tu voudras.

MORON.

Ah ! Cruelle !...

PHILIS.

Silence, dis-je, ou je me mettrai en colère.

TIRCIS.

Arbres épais, et vous, prés émaillés,
La beauté dont l'hiver vous avoit dépouillés
445 Par le printemps vous est rendue.
Vous reprenez tous vos appas ;
Mais mon âme ne reprend pas
La joie, hélas ! Que j'ai perdue !

MORON.

Morbleu ! Que n'ai-je de la voix ! Ah ! Nature marâtre, pourquoi ne m'as-tu pas donné de quoi chanter comme à un autre ?

PHILIS.

En vérité, Tircis, il ne se peut rien de plus agréable, et tu l'emportes sur tous les rivaux que tu as.

MORON.

Mais pourquoi est-ce que je ne puis pas chanter ? N'ai-je pas un estomac, un gosier et une langue comme un autre ? Oui, oui, allons : je veux chanter aussi, et te montrer que l'amour fait faire toutes choses. Voici une chanson que j'ai faite pour toi.

PHILIS.

Oui, dis ; je veux bien t'écouter pour la rareté du fait

MORON.

Courage, Moron ! il n'y a qu'à avoir de la hardiesse.

Moron chante.

Ton extrême rigueur
450 S'acharne sur mon coeur.
Ah ! Philis, je trépasse ;
Daigne me secourir :
En seras-tu plus grasse
De m'avoir fait mourir ?
455 Vivat ! Moron.

PHILIS.

Voilà qui est le mieux du monde. Mais, Moron, je souhaiterais bien d'avoir la gloire que quelque amant fût mort pour moi. C'est un avantage dont je n'ai point encore joui ; et je trouve que j'aimerais de tout mon coeur une personne qui m'aimerait assez pour se donner la mort.

MORON.

Tu aimerais une personne qui se tuerait pour toi !

PHILIS.

Oui.

MORON.

Il ne faut que cela pour te plaire ?

PHILIS.

Non.

MORON.

Voilà qui est fait. Je te veux montrer que je me sais tuer quand je veux.

TIRCIS, chante.

Ah ! quelle douceur extrême,
De mourir pour ce qu'on aime !
De mourir pour ce qu'on aime !

MORON.

C'est un plaisir que vous aurez quand vous voudrez.

TIRCIS, chante.

460 Courage, Moron ! meurs promptement
En généreux amant.

MORON.

Je vous prie de vous mêler de vos affaires, et de me laisser tuer à ma fantaisie. Allons, je vais faire honte à tous les amants. Tiens, je ne suis pas homme à faire tant de façons. Vois ce poignard. Prends bien garde comme je vais me percer le coeur.

Se riant de Tircis.

Je suis votre serviteur : quelque niais.

PHILIS.

Allons, Tircis. Viens-t'en me redire à l'écho ce que tu m'as chanté.

ACTE IV

SCÈNE I.

Euryale, La Princesse, Moron.

LA PRINCESSE.

Prince, comme jusques ici nous avons fait paroître une conformité de sentiments, et que le Ciel a semblé mettre en nous mêmes attachements pour notre liberté, et même aversion pour l'amour, je suis bien aise de vous ouvrir mon coeur, et de vous faire confidence d'un changement dont vous serez surpris. J'ai toujours regardé l'hymen comme une chose affreuse, et j'avais fait serment d'abandonner plutôt la vie que de me résoudre jamais à perdre cette liberté pour qui j'avais des tendresses si grandes ; mais enfin un moment a dissipé toutes ces résolutions. Le mérite d'un prince m'a frappé aujourd'hui les yeux ; et mon âme tout d'un coup, comme par un miracle, est devenue sensible aux traits de cette passion que j'avais toujours méprisée. J'ai trouvé d'abord des raisons pour autoriser ce changement, et puis l'appuyer de la volonté de répondre aux ardentés sollicitations d'un père, et aux voeux de tout un État ; mais, à vous dire vrai, je suis en peine du jugement que vous ferez de moi, et je voudrais savoir si vous condamnerez, ou non, le dessein que j'ai de me donner un époux.

EURYALE.

Vous pourriez faire un tel choix, Madame, que je l'approuverais sans doute.

LA PRINCESSE.

Qui croyez-vous, à votre avis, que je veuille choisir ?

EURYALE.

Si j'étais dans votre coeur, je pourrais vous le dire ; mais comme je n'y suis pas, je n'ai garde de vous répondre.

LA PRINCESSE.

Devinez pour voir, et nommez quelqu'un.

EURYALE.

J'aurais trop peur de me tromper.

LA PRINCESSE.

Mais encore, pour qui souhaiteriez-vous que je me déclarasse ?

EURYALE.

Je sais bien, à vous dire vrai, pour qui je le souhaiterais ; mais, avant que de m'expliquer, je dois savoir votre pensée.

LA PRINCESSE.

Eh bien ! Prince, je veux bien vous la découvrir. Je suis sûre que vous allez approuver mon choix ; et pour ne vous point tenir en suspens davantage, le prince de Messène est celui de qui le mérite s'est attiré mes vœux.

EURYALE.

Ô Ciel !

LA PRINCESSE.

Mon invention a réussi, Moron : le voilà qui se trouble.

MORON, parlant à la Princesse.

Bon, Madame.

Au Prince.

Courage, seigneur !

À la Princesse.

Il en tient.

Au Prince.

Ne vous défaites pas. Ne trouvez-vous pas que j'ai raison, et que ce prince a tout le mérite qu'on peut avoir ?

MORON, au Prince.

Remettez-vous et songez à répondre.

LA PRINCESSE.

D'où vient, Prince, que vous ne dites mot, et semblez interdit ?

EURYALE.

Je le suis, à la vérité ; et j'admire, Madame, comme le Ciel a pu former deux âmes aussi semblables en tout que les nôtres, deux âmes en qui l'on ait vu une plus grande conformité de sentiments, qui aient fait éclater, dans le même temps, une résolution à braver les traits de l'Amour, et qui, dans le même moment, aient fait paroître une égale facilité à perdre le nom d'insensibles. Car enfin, Madame, puisque votre exemple m'autorise, je ne feindrai point de vous dire que l'amour aujourd'hui s'est rendu maître de mon coeur, et qu'une des Princesses vos cousines, l'aimable et belle Aglante, a renversé d'un coup d'oeil tous les projets de ma fierté. Je suis ravi, Madame, que, par cette égalité de défaite, nous n'ayons rien à nous reprocher l'un et l'autre, et je ne doute point que, comme je vous loue infiniment de votre choix, vous n'approuviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, et nous ne devons point différer à nous rendre tous deux contents. Pour moi, Madame, je vous sollicite de vos suffrages pour obtenir celle que je souhaite, et vous trouverez bon que j'aïlle de ce pas en faire la demande au prince votre père.

MORON.

Ah ! Digne, ah ! Brave coeur !

SCÈNE II.

La Princesse, Moron.

LA PRINCESSE.

Ah ! Moron, je n'en puis plus ; et ce coup, que je n'attendois pas, triomphe absolument de toute ma fermeté.

MORON.

Il est vrai que le coup est surprenant, et j'avais cru d'abord que votre stratagème avait fait son effet.

LA PRINCESSE.

Ah ! Ce m'est un dépit à me désespérer, qu'une autre ait l'avantage de soumettre ce coeur que je voulais soumettre.

SCÈNE III.
La Princesse, Aglante, Moron.

LA PRINCESSE.

Princesse, j'ai à vous prier d'une chose qu'il faut absolument que vous m'accordiez. Le prince d'Ithaque vous aime et veut vous demander au prince mon père.

AGLANTE.

Le prince d'Ithaque, Madame ?

LA PRINCESSE.

Oui. Il vient de m'en assurer lui-même, et m'a demandé mon suffrage pour vous obtenir ; mais je vous conjure de rejeter cette proposition, et de ne point prêter l'oreille à tout ce qu'il pourra vous dire.

AGLANTE.

Mais, Madame, s'il étoit vrai que ce prince m'aimât effectivement, pourquoi, n'ayant aucun dessein de vous engager, ne voudriez-vous pas souffrir... ?

LA PRINCESSE.

Non, Aglante. Je vous le demande ; faites-moi ce plaisir, je vous prie, et trouvez bon que, n'ayant pu avoir l'avantage de le soumettre, je lui dérobe la joie de vous obtenir.

AGLANTE.

Madame, il faut vous obéir ; mais je croirais que la conquête d'un tel cœur ne serait pas une victoire à dédaigner.

LA PRINCESSE.

Non, non, il n'aura pas la joie de me braver entièrement.

SCÈNE IV.

Aristomène, Moron, La Princesse, Aglante.

ARISTOMÈNE.

Madame, je viens à vos pieds, rendre grâce à l'Amour de mes heureux destins, et vous témoigner, avec mes transports, le ressentiment où je suis des bontés surprenantes dont vous daignez favoriser le plus soumis de vos captifs.

LA PRINCESSE.

Comment ?

ARISTOMÈNE.

Le prince d'Ithaque, Madame, vient de m'assurer tout à l'heure que votre coeur avait eu la bonté de s'expliquer en ma faveur sur ce célèbre choix qu'attend toute la Grèce.

LA PRINCESSE.

Il vous a dit qu'il tenait cela de ma bouche ?

ARISTOMÈNE.

Oui, Madame.

LA PRINCESSE.

C'est un étourdi ; et vous êtes un peu trop crédule, Prince, d'ajouter foi si promptement à ce qu'il vous a dit. Une pareille nouvelle mériterait bien, ce me semble, qu'on en doutât un peu de temps ; et c'est tout ce que vous pourriez faire de la croire, si je vous l'avais dite moi-même.

ARISTOMÈNE.

Madame, si j'ai été trop prompt à me persuader...

LA PRINCESSE.

De grâce, Prince, brisons là ce discours ; et si vous voulez m'obliger, souffrez que je puisse jouir de deux moments de solitude.

SCÈNE V.
La Princesse, Aglante, Moron.

LA PRINCESSE.

Ah ! Qu'en cette aventure le Ciel me traite avec une rigueur étrange ! Au moins, Princesse, souvenez-vous de la prière que je vous ai faite.

AGLANTE.

Je vous l'ai dit déjà, Madame, il faut vous obéir.

MORON.

Mais, Madame, s'il vous aimait, vous n'en voudriez point, et cependant vous ne voulez pas qu'il soit à un autre. C'est faire justement comme le chien du jardinier

LA PRINCESSE.

Non, je ne puis souffrir qu'il soit heureux avec une autre ; et si la chose était, je crois que j'en mourrais de déplaisir.

MORON.

Ma foi, Madame, avouons la dette : vous voudriez qu'il fût à vous ; et dans toutes vos actions il est aisé de voir que vous aimez un peu ce jeune prince.

LA PRINCESSE.

Moi, je l'aime ? Ô Ciel ! Je l'aime ? Avez-vous l'insolence de prononcer ces paroles ? Sortez de ma vue, impudent, et ne vous présentez jamais devant moi.

MORON.

Madame...

LA PRINCESSE.

Retirez-vous d'ici, vous dis-je, ou je vous en ferai retirer d'une autre manière.

MORON.

Ma foi, son coeur en a sa provision, et...

Il rencontre un regard de la Princesse, qui l'oblige à se retirer.

SCÈNE VI.

LA PRINCESSE.

De quelle émotion inconnue sens-je mon coeur atteint, et quelle inquiétude secrète est venue troubler tout d'un coup la tranquillité de mon âme ? Ne serait-ce point aussi ce qu'on vient de me dire ! Et, sans en rien savoir, n'aimerais-je point ce jeune prince ? Ah ! Si cela était, je serais personne à me désespérer ; mais il est impossible que cela soit, et je vois bien que je ne puis pas l'aimer. Quoi ? Je serais capable de cette lâcheté ! J'ai vu toute la terre à mes pieds avec la plus grande insensibilité du monde ; les respects, les hommages et les soumissions n'ont jamais pu toucher mon âme, et la fierté et le dédain en auroient triomphé ! J'ai méprisé tous ceux qui m'ont aimée, et j'aimerais le seul qui me méprise ! Non, non, je sais bien que je ne l'aime pas. Il n'y a pas de raison à cela. Mais si ce n'est pas de l'amour que ce que je sens maintenant, qu'est-ce donc que ce peut être ? Et d'où vient ce poison qui me court par toutes les veines, et ne me laisse point en repos avec moi-même ? Sors de mon coeur, qui que tu sois, ennemi qui te caches. Attaque-moi visiblement, et deviens à mes yeux la plus affreuse bête de tous nos bois, afin que mon dard et mes flèches me puissent défaire de toi.

CINQUIÈME INTERMÈDE

SCÈNE I.

LA PRINCESSE, seule.

Ô vous, admirables personnes, qui par la douceur de vos chants avez l'art d'adoucir les plus fâcheuses inquiétudes, approchez-vous d'ici, de grâce, et tâchez de charmer avec votre musique le chagrin où je suis.

SCÈNE II.

La Princesse, Climène, Philis.

Climène et Philis chantent ce dialogue

CLYMÈNE.

Chère Philis, dis-moi, que crois-tu de l'amour ?

PHILIS.

Toi-même, qu'en crois-tu, ma compagne fidèle ?

CLYMÈNE.

On m'a dit que sa flamme est pire qu'un vautour,
Et qu'on souffre en aimant une peine cruelle.

PHILIS.

465 On m'a dit qu'il n'est point de passion plus belle,
Et que ne pas aimer, c'est renoncer au jour.

CLYMÈNE.

À qui des deux donnerons-nous victoire ?

PHILIS.

Qu'en croirons-nous ? ou le mal ou le bien ?
Clymène et Philis, ensemble.
470 Aimons, c'est le vrai moyen
De savoir ce qu'on en doit croire.

PHILIS.

Chloris vante partout l'amour et ses ardeurs.

CLYMÈNE.

Amarante pour lui verse en tous lieux des larmes.

PHILIS.

475 Si de tant de tourments il accable les coeurs,
D'où vient qu'on aime à lui rendre les armes ?

CLYMÈNE.

Si sa flamme, Philis, est si pleine de charmes,
Pourquoi nous défend-on d'en goûter les douceurs ?

PHILIS.

À qui des deux donnerons-nous victoire ?

CLYMÈNE.

Qu'en croirons-nous ? ou le mal ou le bien !

TOUTES DEUX ENSEMBLES.

480 Aimons, c'est le vrai moyen
De savoir ce qu'on en doit croire.

LA PRINCESSE les interrompt en cet endroit et leur dit :

Achevez seules, si vous voulez. Je ne saurais demeurer en repos ; et quelque douceur qu'aient vos chants, ils ne font que redoubler mon inquiétude.

ACTE V

SCÈNE I.

Le Prince, Euryale, Moron, Aglante, Cynthie.

MORON

Oui, seigneur, ce n'est point raillerie : j'en suis ce qu'on appelle disgracié ; il m'a fallu tirer mes chausses au plus vite, et jamais vous n'avez vu un emportement plus brusque que le sien.

IPHITAS, à Euryale.

Ah ! Prince, que je devrai de grâces à ce stratagème amoureux, s'il faut qu'il ait trouvé le secret de toucher son coeur !

EURYALE.

Quelque chose, seigneur, que l'on vienne de vous en dire, je n'ose encore, pour moi, me flatter de ce doux espoir ; mais enfin, si ce n'est pas à moi trop de témérité que d'oser aspirer à l'honneur de votre alliance, si ma personne et mes États...

IPHITAS.

Prince, n'entrons point dans ces compliments. Je trouve en vous de quoi remplir tous les souhaits d'un père ; et si vous avez le coeur de ma fille, il ne vous manque rien.

SCÈNE II.

**La Princesse, Le Prince, Euryale, Aglante,
Cynthia, Moron.**

LA PRINCESSE.

Ô Ciel ! Que vois-je ici ?

IPHITAS.

Oui, l'honneur de votre alliance m'est d'un prix très-considérable, et je souscris aisément de tous mes suffrages à la demande que vous me faites.

LA PRINCESSE, à Iphitas.

Seigneur, je me jette à vos pieds pour vous demander une grâce. Vous m'avez toujours témoigné une tendresse extrême, et je crois vous devoir bien plus par les bontés que vous m'avez fait voir que par le jour que vous m'avez donné. Mais si jamais pour moi vous avez eu de l'amitié, je vous en demande aujourd'hui la plus sensible preuve que vous me puissiez accorder : c'est de n'écouter point, seigneur, la demande de ce prince, et de ne pas souffrir que la Princesse Aglante soit unie avec lui.

IPHITAS.

Et par quelle raison, ma fille, voudrais-tu t'opposer à cette union.

LA PRINCESSE.

Par la raison que je hais ce prince, et que je veux, si je puis, traverser ses desseins.

IPHITAS.

Tu le hais, ma fille ?

LA PRINCESSE.

Oui, et de tout mon coeur, je vous l'avoue.

IPHITAS.

Et que t'a-t-il fait ?

LA PRINCESSE.

Il m'a méprisée.

IPHITAS.

Et comment ?

LA PRINCESSE.

Il ne m'a pas trouvée assez bien faite pour m'adresser ses vœux.

IPHITAS.

Et quelle offense te fait cela ? Tu ne veux accepter personne.

LA PRINCESSE.

N'importe. Il me devait aimer comme les autres, et me laisser au moins la gloire de le refuser. Sa déclaration me fait un affront ; et ce m'est une honte sensible qu'à mes yeux, et au milieu de votre cour, il a recherché une autre que moi.

IPHITAS.

Mais quel intérêt dois-tu prendre à lui ?

LA PRINCESSE.

J'en prends, Seigneur, à me venger de son mépris ; et comme je sais bien qu'il aime Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empêcher, s'il vous plaît, qu'il ne soit heureux avec elle.

IPHITAS.

Cela te tient donc bien au cœur ?

LA PRINCESSE.

Oui, seigneur, sans doute ; et s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

IPHITAS.

Va, va, ma fille, avoue franchement la chose : le mérite de ce prince t'a fait ouvrir les yeux, et tu l'aimes enfin, quoi que tu puisses dire.

LA PRINCESSE.

Moi, seigneur ?

IPHITAS.

Oui, tu l'aimes.

LA PRINCESSE.

Je l'aime, dites-vous ? Et vous m'imputez cette lâcheté ! Ô Ciel ! Quelle est mon infortune ! Puis-je bien, sans mourir, entendre ces paroles ? Et faut-il que je sois si malheureuse, qu'on me soupçonne de l'aimer ? Ah ! Si c'était un autre que vous, seigneur, qui me tînt ce discours, je ne sais pas ce que je ne ferais point.

IPHITAS.

Eh bien ! Oui, tu ne l'aimes pas, tu le hais, j'y consens ; et je veux bien, pour te contenter, qu'il n'épouse pas la Princesse Aglante.

LA PRINCESSE.

Ah ! Seigneur, vous me donnez la vie.

IPHITAS.

Mais afin d'empêcher qu'il ne puisse être jamais à elle, il faut que tu le prennes pour toi.

LA PRINCESSE.

Vous vous moquez, Seigneur, et ce n'est pas ce qu'il demande.

EURYALE.

Pardonnez-moi, Madame, je suis assez téméraire pour cela, et je prends à témoin le prince votre père si ce n'est pas vous que j'ai demandée. C'est trop vous tenir dans l'erreur ; il faut lever le masque, et, dussiez-vous vous en prévaloir contre moi, découvrir à vos yeux les véritables sentiments de mon coeur. Je n'ai jamais aimé que vous, et jamais je n'aimerai que vous : c'est vous, Madame, qui m'avez enlevé cette qualité d'insensible que j'avais toujours affectée ; et tout ce que j'ai pu vous dire n'a été qu'une feinte, qu'un mouvement secret m'a inspirée, et que je n'ai suivie qu'avec toutes les violences imaginables. Il fallait qu'elle cessât bientôt, sans doute, et je m'étonne seulement qu'elle ait pu durer la moitié d'un jour ; car enfin je mourais, je brûlais dans l'âme, quand je vous déguisais mes sentiments ; et jamais coeur n'a souffert une contrainte égale à la mienne. Que si cette feinte, Madame, a quelque chose qui vous offense, je suis tout prêt de mourir pour vous en venger : vous n'avez qu'à parler, et ma main sur-le-champ fera gloire d'exécuter l'arrêt que vous prononcerez.

LA PRINCESSE.

Non, non, Prince, je ne vous sais pas mauvais gré de m'avoir abusée ; et tout ce que vous m'avez dit, je l'aime bien mieux une feinte, que non pas une vérité.

IPHITAS.

Si bien donc, ma fille, que tu veux bien accepter ce prince pour époux ?

LA PRINCESSE.

Seigneur, je ne sais pas encore ce que je veux. Donnez-moi le temps d'y songer, je vous prie, et m'épargnez un peu la confusion où je suis.

IPHITAS.

Vous jugez, Prince, ce que cela veut dire, et vous vous pouvez fonder là-dessus.

EURYALE.

Je l'attendrai tant qu'il vous plaira, Madame, cet arrêt de ma destinée ; et s'il me condamne à la mort, je le suivrai sans murmure.

IPHITAS.

Viens, Moron. C'est ici un jour de paix, et je te remets en grâce avec la Princesse.

MORON.

Seigneur, je serai meilleur courtisan une autre fois, et je me garderai bien de dire ce que je pense.

SCÈNE III.

**Aristomène, Théocle, Le Prince, La Princesse,
Aglante, Cynthie, Moron.**

IPHITAS.

Je crains bien, Princes, que le choix de ma fille ne soit pas en votre faveur ; mais voilà deux Princesses qui peuvent bien vous consoler de ce petit malheur.

ARISTOMÈNE.

Seigneur, nous savons prendre notre parti ; et si ces aimables Princesses n'ont point trop de mépris pour les coeurs qu'on a rebutés, nous pouvons revenir par elles à l'honneur de votre alliance.

SCÈNE IV.

**Philis, Aristomène, Théocle, Le Prince, La
Princesse, Aglante, Cynthie, Moron**

PHILIS.

Seigneur, la déesse Vénus vient d'annoncer partout le changement du coeur de la Princesse. Tous les pasteurs et toutes les bergères en témoignent leur joie par des danses et des chansons ; et si ce n'est point un spectacle que vous méprisiez, vous allez voir l'allégresse publique se répandre jusques ici.

SIXIÈME INTERMÈDE

CHOEUR de pasteurs et de bergères qui dansent.

LE CHOEUR.

Chanson

Usez mieux, ô beautés fières,
Du pouvoir de tout charmer ;
Aimez, aimables bergères :
485 Nos coeurs sont faits pour aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour :
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'Amour.
490 Songez de bonne heure à suivre
Le plaisir de s'enflammer :
Un coeur ne commence à vivre
Que du jour qu'il sait aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
495 Il y faut venir un jour :
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'Amour.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].